

LE CULTE DES MORTS

Les guerriers demeuraient sur leurs poneys. Bientôt, le lieutenant de Cochise, Nahilzay, se détacha du groupe. Nahilzay était presque aussi grand que son chef. Il avait un visage impassible et des yeux de fanatique dont les pupilles se dilataient chaque fois qu'elles se posaient sur Cochise qu'il adorait comme un dieu. Cochise lui ayant adressé un signe de tête presque imperceptible, il leva la main et récita les noms des hommes qui avaient été tués.

En entendant le nom de leur mari - il y avait quatorze tués - les nouvelles veuves poussaient un cri bas, un cri de bête. Puis elles regroupèrent leurs enfants et retournèrent dans leurs huttes. Là, elles enlevèrent leurs vêtements aux couleurs gaies, supprimèrent de leur habillement tout ce qui était rouge : serre-têtes, foulards, dessins ornant leurs robes. Elles coupèrent leurs cheveux et ceux de leurs enfants ; tuèrent les chevaux et les chiens ayant appartenu au mort ; réunirent, avec l'aide de leurs enfants, tous les objets sans exception que leur mari utilisait - couteaux, arcs, flèches, vêtements, mocassins, amulettes, bijoux, etc., et les enterrèrent sans tarder. [...]

Au retour des raids, Cochise ne parlait jamais des hommes qui avaient été tués et qui, très souvent, étaient déjà enterrés. On se contentait d'énumérer leurs noms. Leurs femmes portaient le deuil, quelquefois pendant cinq longues années. Mais on affectait de les avoir oubliés, car c'était un péché que d'évoquer les morts.

Elliott Arnold, *Blood brother*, 1947.
La Flèche brisée, Éditions du Rocher, 1992.